

Entretien avec
Lembe Lokk *Si Milena*

décembre 2024

dix-huitième titre de la collection « Nuits indormies »
propos recueillis par Christine Saint-Geours

« Si Milena » est ton second recueil de poèmes écrit en français, fruit d'une rencontre à Toulouse en 2021 et d'une quasi-commande. Peux-tu expliquer ton cheminement jusqu'à cet aboutissement ?

Le début du chemin se situe en réalité au printemps 2005. Je tombe enceinte, de mon plein gré, et je me rends compte seulement après, que dans le milieu de la musique parisien, avoir un gamin, pour une artiste féminine, n'est pas bien vu du tout. En tout cas, c'était à l'époque mon ressenti et la réalité de mon parcours d'étrangère qui n'avait pas sa famille ni un pactole pour la soutenir. Il y a plein d'autres choses que je découvre au fur et à mesure que la grossesse, puis la maternité avancent, et que je n'avais pas anticipées. Ni en tant que femme, ni en tant qu'artiste. Par conséquent, la maternité devient pour moi synonyme de combat, puisque je n'accepte pas de la considérer comme un frein à mon activité artistique. Sans que je m'en aperçoive, elle devient synonyme d'une violence qui te bouffe de l'intérieur. Cela n'a jamais été simple, paisible comme dans les publicités pour les couches. Je regrette un peu que mes souvenirs contiennent plus de sueur que de joie, alors que la maternité avait été pour moi, par trois fois, un vrai choix. Mal éclairé et fantasque peut-être, mais un choix lumineux. Un choix joyeux, avec des bulles et du soleil dedans. Un choix engagé et vigoureux.

Pour clarifier enfin ce malentendu, j'ai sorti les notes prises tout au long de ma première maternité. Très éparées, les notes. Comme le temps libre d'une mère. Pleines de colère et d'épuisement. J'ai décidé de rendre justice à ce parcours de combattant, où personne n'a perdu ni gagné. De construire autour de ces notes un nouvel espace, d'y adjoindre ma vision, ma phrasée d'artiste pour équilibrer ces deux identités. Un espace où les deux auraient le même temps de parole, à leur manière. Un lieu aussi où je me donne le droit de douter publiquement, où j'invite même tout le monde à douter, à questionner, à se remettre en jeu.

Près de vingt ans donc pour donner forme enfin à ces notes, qu'à l'époque je jugeais trop violentes. Pour pouvoir écrire quelque chose de lisible, autre chose que de la colère pure.

L'artiste est au cœur de ton propos, où se situe la poésie dans ton parcours ?

J'ai toujours écrit, surtout de la poésie. Depuis mon enfance. Sans que ça constitue un projet d'avenir ou un plan de carrière. Les mots, c'est la vie que tu choisis, pas celle qu'on t'impose. C'est la clef pour tenter des passages, repeindre des cages, reconstruire les labyrinthes qui nous enferment pour les recycler en ce que tu veux. Les mots sont à la portée de tout le monde et à travers les mots, c'est le monde entier qui est à notre portée. Je suis obsédée par les mots, leur choix, leurs teintes, le fait de trouver le bon ordre pour que le chemin se fasse. Je suis très sensible à leur capacité d'ouvrir ou de verrouiller, de libérer ou d'enfermer. La torture est là. La conscience d'un pouvoir subtil, mais énorme.

C'est tout ça, la poésie. Mais ma poésie préférée, c'est celle qu'on ne formule même pas. Qu'on ressent à l'intérieur de soi en apercevant des bouts de vie ou de mort. En observant le vivant. Un reflet dans la rivière, un sourire qui passe. Ça ne me dérangerait pas de passer mes journées assise sur un banc à regarder autour de moi. Mais elle a la vie dure, cette poésie-là, dans notre monde de plus en plus rationnel. J'ai eu la chance de grandir dans un monde, où la poésie était la seule véritable échappatoire. Les dictatures ont ça de bon, quand on n'a rien, parfois, on comprend la valeur du rien.

Poésie et chanson, chanson et poésie, qui invite l'autre ?

Tout est possible, mais pour ma part je ne suis pas une vraie parolière. La musique est un ensemble de sons et de sonorités, le texte, les langues en font partie au même titre que les notes. Je considère que quand je change de langue, ce n'est plus la même chanson, chaque langue a sa mélodie propre. J'aime travailler avec des musiciens qui sont conscients de ça, qui "racontent" des choses par leur présence, avec leurs doigts. Dans la musique, ce que je cherche, ce n'est pas tant raconter des histoires ou chanter des mélodies, mais de créer les conditions pour que "ça" chante et que "ça" raconte dans la tête des auditeurs. Un truc comme ça. Je n'aime pas la dictature de l'art, quand une chanson ou un livre nous dit

ce qu'on doit penser, ce qu'on doit ressentir. Je n'ai pas de démarche consciente, mais je m'aperçois que j'essaie souvent de déconstruire des certitudes. La poésie, c'est un doute.

Lorsque nous avons travaillé ensemble sur tes textes, j'ai été admirative de la précision de tes choix, de leur affirmation, alors que, jusqu'à l'aboutissement du projet tu exprimais tes doutes. Quel est le moteur de la création pour toi ?

C'est normal d'être contradictoire. Je trouve qu'il est sain de douter, de se contredire. Puis il y a des fulgurances, soudain une sensation que "c'est ça". Qui ne signifie pas qu'on est sûr de notre coup, qu'on est sûr de faire quelque chose d'intéressant. C'est tout simplement une sensation ferme que c'est ça que je dois faire, de cette manière-là. J'essaie d'y faire confiance, ce qui n'est pas toujours simple.

Tu te produis régulièrement sur les scènes estoniennes et françaises, pays de cœur, pays de choix, quel rôle joue la langue dans ton parcours ?

Je suis une exilée linguistique. Avant d'aimer un homme français, je suis tombée amoureuse de cette langue. Jamais une langue ne s'est donnée à moi de cette façon. Il y a des mots que je connais sans les avoir appris. On dit qu'on parle bien une langue quand on commence à rêver, à penser dans cette langue. Je sais que j'exagère, mais j'ai envie de dire que j'ai commencé à rêver et à penser une fois que j'ai appris le français. Même si depuis quelques années mon niveau baisse, c'est une langue qui me donne envie de m'exprimer, qui m'en donne les moyens. Mais j'aime aussi la possibilité d'avoir deux identités linguistiques. D'avoir toujours un ailleurs familier, la possibilité de claquer la porte de soi-même et d'être immédiatement autre chose. C'est peut-être ma façon de pratiquer la trahison, ma façon de voyager aussi. Tout ceci étant dit, j'aime beaucoup le silence. Différents silences. On est très fort en silences en Estonie et c'est peut-être ça que j'ai perdu en France, qu'avec le recul je regrette un peu.

Y a-t-il des domaines artistiques que tu n'as pas explorés et où tu aimerais t'aventurer ?

J'aimerais explorer le théâtre, le cabaret. Des formats polymorphes, des mélanges. La vraie vie n'est jamais lisse, n'est jamais juste "ceci" ou "cela" et j'aime les artistes qui arrivent à créer des œuvres, des spectacles sans formater la vie, sans la mettre dans des cases. Selon mes notes d'adolescence, Cocteau aurait dit que le public vient au théâtre pour voir les acteurs mourir. J'aime l'idée de remettre sa vie en jeu, symboliquement, à chaque fois qu'on monte sur scène, qu'on crée une œuvre. C'est aussi une façon de renaître régulièrement.



Si Milena
dans notre catalogue et en librairie
le 2 décembre 2024
12 €
(lien vers le catalogue sur la couverture)